

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

**LE GRAND TONIC RENFORCISSANT**  
TOUTES  
FIÈVRES  
DES MARAIS  
LE GRAND TONIC RENFORCISSANT

**FEUILLETON du CANARD**

**LES CAMPAGNES d'un ROUÉ**

PAR  
**AMÉDÉE ACHARD.**

(Suite.)

—Vous le haïssez donc bien, ce Jacques Bernard? reprit-il tout à coup en baissant la main de sa mère.  
—Si je le haïs! reprit-elle. J'étais heureuse, il m'a jetée dans la misère; j'étais tranquille, il m'a repoussée dans la tempête!... Un jour, égarée par la faim, je lui ai tendu une main défaillante, un de ses valets m'a frappée au visage... Ne me demande rien de plus; fais ce que je te dis seulement!... Un jour peut-être tu sauras tout.  
—Je ferai ce que vous voudrez, dit sir William.  
Un long soupir souleva la poitrine d'Hortense. Elle accompagna sir William jusqu'à la porte du jardin, où son cheval l'attendait; il sauta en selle et disparut dans la nuit.  
Hortense resta immobile un instant, regardant au loin la silhouette noire du cavalier qui s'éloignait.  
—Enfin! murmura-t-elle, j'aurai donc mon heure, moi aussi!... et Jacques me reverra face à face!  
En ce moment cette prospérité dont l'éclat et la durée effrayaient Jacques semblait s'étendre et grandir encore. Le public, alléché par d'habiles prospectus et un torrent d'annonces, se ruait sur les actions des chemins de fer napolitains. On ne pensait pas, à la Bourse, que ceux qui en demandaient ont pressent en obtenir dix. Jacques aidé de son gendre, de M. de Bréhal et de sir William, ne suffisait plus à l'étude et



**VANASSE EN PRISON**

M. VANASSE-VERTEFEUILLE, au fond de son cachot, fait de profondes réflexions. Il jure d'être bien sage et compose une ligne de conduite qu'il se propose de suivre à l'avenir.

à la direction des affaires. Augusto lui-même s'en occupait, il avait la surveillance du carnet dans ses attributions: c'était lui qui donnait les ordres pour la vente et l'achat des valeurs.  
Jacques se multipliait; il ne s'apercevait pas, dans le feu de la fièvre, qu'il ne dormait plus. Qu'avait-il besoin de sommeil sur ce monceau de billets de banque, d'actions et de titres qui lui servait d'oreiller? Il en sortait comme des essaims de projets, des vols de combinaisons qui lui semblaient les meilleurs des rêves. Un jour, il prit à part M. de Maurs.  
—Je suis au cœur d'une mine d'or, lui dit-il, donne-moi ton fils; avant un an, il sera sur la route des millions.  
—Et qu'en ferait-il? bon Dieu! s'écria Pierre.  
Jacques hésita, pris au dépourvu par l'originalité paradoxale de cette réponse. Il se pinça l'oreille.

—Eh! reprit-il, on n'est jamais embarrassé de ces choses-là! il fera des millions ce que j'en fais moi-même.  
—Et qu'en fais-tu?  
Cette fois, Jacques resta muet; sa main ne quittait pas son oreille qu'il tournait énergiquement.  
—Ce que j'en fais? répéta-t-il.  
—Oui.  
Jacques regarda son interlocuteur, remua les lèvres sans parler; puis, jetant ses bras en l'air:  
—J'en gagne d'autres, dit-il.  
—Et après? répliqua M. de Maurs.  
—Ma foi, je n'en sais rien! s'écria le banquier.  
—Eh bien! poursuivi M. de Maurs en riant, cet aveu me dispense d'une plus longue explication. Fernand gardera ce qu'il a... avant peu, il aura du moins le temps de vivre.  
Jacques devint sérieux.  
—Peut-être as-tu raison, reprit-il.  
—Eh! mon pauvre Jacques, s'écria

M. de Maurs, il en est des millions comme de certains aliments; tous les estomacs ne peuvent les avaler; il en est peu qui puissent les digérer. On les rend ou l'on étouffe.  
Si M. de Maurs ne voulait pas pour Fernand de la mine d'or qu'on lui offrait, il ne s'opposait pas que son fils traversât Paris dans tout le mouvement d'une jeunesse emportée. C'était, à son sens, une expérience qui lui restait à faire. Au retour de sa complaisance, il ne lui demandait qu'une franchise absolue. L'ardeur que Fernand mettait à poursuivre les plaisirs ne l'épouvantait pas; il savait que l'attrait de la dissipation l'entraînait moins que le désir d'échapper à une idée fixe, et que le jour où il se souviendrait plus de Léonie serait celui où il retournerait au recueillement et au travail. On voyait donc le vicomte de Maurs partout, et il ne pouvait pas faire un tour sur le boulevard sans rencontrer

vingt jeunes gens auxquels il serrait la main. Quand il rentrait au chalet l'Anteuil, M. de Maurs le questionnait doucement.  
—L'étonnement vient en attendant l'oubli, répondit Fernand.  
Les heures qu'il déroba à cette existence vagabonde et creuse, il les donnait à Marcelle. Il ne quittait jamais mademoiselle Ducoudray sans être rafraîchi et reposé. Elle avait sur son cœur l'influence d'une brise caressante sur un voyageur harassé par la chaleur d'une longue course à l'heure de midi. Lorsqu'il était resté quelque temps sans la voir, Fernand n'était pas heureux. Après une soirée passée à son côté, il était plus calme; mais au contraire, s'il rencontrait Léonie, le lendemain appartenait à la dissipation la plus violente. Par l'emploi de sa journée, on savait laquelle des deux cousines Fernand avait vue la veille.  
Parmi les personnes que Fernand haïssait le plus volontiers à cette époque, il en était plusieurs qui appartenaient au monde le plus bruyant de Paris. On disait en grande compagnie presque tous les jours, on soupait souvent. Les convives avaient la moustache blonde ou la tête chauve, des noms sonores ou des noms inconnus. Ceux-là arrivaient du Mexique et ceux-ci de la Chaussée-d'Antin; les uns avaient porté l'épée ou l'épée, d'autres maniaient l'aune ou le crayon. Les fils de famille et les parvenus se coudoyaient. Plusieurs avaient leurs entrées chez la Madone et chez Pulchérie. Fernand allait partout. Du pavillon de la rue Pigalle, il passait quelquefois à l'hôtel de la rue Blanche après avoir traversé le boudoir de la rue Chaptal. Les meubles, la décoration, le luxe se ressemblaient; presque aussi le langage, la toilette, les habitudes. On avait les mêmes distractions et le même carrossier. Madame Colombey, Pulchérie et la Madone se rencontraient dans des avant-scènes voisines. Leurs dentelles et leurs bijoux se valaient. Quelquefois leurs robes se touchaient par la manche. Il était impossible de savoir chez laquelle on voyait le plus de monde, laquelle avait la vie la plus dissipée. Il fallait regarder au fond pour découvrir une différence.  
Lorsqu'il avait séjourné une heure dans l'appartement de la Madone, tout rempli de tumulte, et gouverné par sir William sous les couleurs d'Auguste, comme un ministre gouverne sous l'autorité nominale d'un roi, s'il s'aventurait dans le boudoir de Léonie, Fernand ne manquait pas d'y trouver M. de Bréhal, auquel M. Colombey demandait conseil en présence de dix personnes. Bientôt Fernand se retirait le cœur gonflé

par un levain de colère et d'indignation.

—Tel frère, telle sœur ! disait il alors.  
Ces visites fréquemment renouvelées lui faisaient mal ; Mais il s'y acharnait comme un soldat retourné à la bataille pour s'aguerir au bruit du canon. Il voulait que la cicatrice se fit sur la blessure par le contact même de ce qui l'irritait le plus, comme on cherche à cautériser une plaie par l'application du fer chaud. Alors il comptait les pulsations de son cœur et analysait avec une sorte de volupté farouche les diverses sensations qui le tourmentaient. Il constatait les progrès de la guérison par l'indifférence, et les rechutes par les accès de mélancolie ; mais il travaillait sans relâche à déraciner de son cœur ce souvenir qui en précipitait les battements.

Un soir, au plus fort de cette lutte, il avait surpris Léonie seule avec le député ; la conversation, qui tombait à chaque mot, était morte, et le vicomte de Maurs s'était retiré.

Un quart d'heure après, Fernand rencontra sur le boulevard un jeune homme qui l'arrêta.

—Venez-vous souper ? lui dit ce jeune homme.

On aurait proposé à Fernand de fournir une course à fond de train, par la nuit noire, tout droit dans la campagne, sur un cheval enragé, qu'il aurait accepté.

—Allez, je vous suis, répond-il.

Cinq minutes après, il était chez la Madone, dont les fidèles s'étaient réunis à l'occasion d'un pari perdu sur William ; Anguste qui l'avait gagné se frottait les mains. De grands applaudissements accueillirent l'arrivée de Fernand. Par une de ces anomalies si fréquentes dans le monde, il était le bienvenu et le bien désiré au milieu d'une compagnie à laquelle il était étranger par toutes les tendances de son caractère.

Parmi les personnes qu'on voyait le plus souvent alors dans le pavillon cosmopolite de la rue Pigalle, il en était une pour laquelle Fernand éprouvait une sorte de répulsion instinctive. C'était un homme dont l'âge était un problème. Avait-il trente ans, en avait-il cinquante ? On ne le savait pas. Dans ces heures de gaieté, sir William appelait ce personnage M. le comte de Saint Germain.

A distance, et vu tout à coup dans la lumière de cent bougies, au bout d'une table, on pouvait croire qu'il était jeune ou a peu près. Le matin, regardé de près, à la lueur blafarde de l'aube éclairant un tapis vert semé de cartes froissées, il avait cent ans. La moustache teinte et cirée, les cheveux comptés et travestis par le cosmétique, l'ardé comme une comédienne, sanglé dans un gilet trop étroit, gras et dodu, imprégné d'eau de senteur, vêtu à la mode du lendemain, le petit doigt armé d'un énorme solitaire qui brillait insolemment, le faux comte de Saint Germain n'aurait été que laid s'il était resté tel que le temps l'avait fait ; ainsi maquillé il était horrible.

En toute occasion il affichait des prétentions aux belles manières ; il avait un langage fleuri où l'image abondait, avec un mélange pittoresque d'exclamations chevalières empruntées à une autre époque. Les pantalons, les papiers, les maugre-blon, voluptueusement coquettement sur ses lèvres ; mais quelque chose dont il ne pouvait se défendre indiquait qu'il avait, par ses ancêtres et par lui-même, une parenté étroite avec le calicot et la percale.

Quand Auguste lançait son fameux " nous autres gentilshommes, " l'homme à la moustache peinte se redressait, cambrant sa taille ronde et vidait son verre d'un seul trait. Ses yeux à fleur de tête se tournaient incessamment vers la Madone, comme l'aiguille aimantée vers le pôle. S'il saisissait sa main au passage, il la portait sournoisement à ses lèvres avec un soupir de faune altéré. On le savait riche mais, s'il glissait volontiers deux ou trois louis dans la main d'une soubrette qui avait le gouvernement de la porte, il donnait invariablement un sou de pourboire au cocher qui le promenait quatre heures dans Paris.

C'est un de ces prodiges qui s'enrichissent quand même, disait la Madone en parlant de son adorateur.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,  
Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL. 13 Août 1887

HORRIBLE SUICIDE DU Dr BRISSON

Hier, vers onze heures de nuit, le bureau de rédaction du *Canard* a été le théâtre d'une scène terriblement émouvante :

Les canardiens étaient tous sur la brèche, on n'entendait que le grincement des plumes sur le papier ; chacun avait peine à suivre le flot tumultueux des idées qui se pressaient dans sa cervelle. Que le différend avec l'antre de la *Minerve* où le bruit des ciseaux et le glouglou des bouteilles de whiskey troublent seuls le calme et le repos de M. Tassé !

Tout à coup, la porte tourna rapidement sur ses gonds et un homme surgit, pâle, défilé, les cheveux hérissés, les yeux hors des orbites. Il s'aplatit sur le plancher, puis se tordit dans des convulsions effrayantes en criant :

" Oh ! affreux ! affreux !... "

On le releva et on le plaça, sur son postérieur, dans un vaste fauteuil en velours d'Utrecht (le fauteuil du rédacteur en chef.)

Il leva la tête.

O surprise ! ô stupéfaction !... C'était notre reporter, c'était Tépafou Cadet qui nous arrivait dans cet état lamentable !

On se pressa autour de lui ; on lui frictionna le nez avec du gin, ce qui eut pour effet de le faire éternuer trente-trois fois. Il ouvrit un ceil et nous regarda d'un air égaré.

On lui fit boire une bouteille de rye. Alors, il euvrit l'autre œil, se frotta, cracha et vociféra :

" La potence ! la potence ! " Et en disant ces mots, il se labourait la poitrine et versait des larmes de sang.

O'était un bien triste spectacle ; tout le monde pleurait.

Enfin, notre directeur saisit une main de Tépafou et lui demanda des explications. Mais celui-ci recula en criant d'une voix convulsive :

" Je suis cause de la mort d'un homme ! "

" Malheureux ! misérable assassin ! rugit Claquedent qui était accouru au bruit.

" Non, messieurs, pas assassin, dit en pleurant Tépafou ; pas assassin, mais reporter ; tout simplement reporter consciencieux. Ah ! mon aventure est horrible, allez. Je voudrais vous la raconter, mais les larmes m'empêchent de parler, la terreur resserre ma gorge. "

On lui fit avaler un verre d'absinthe de Madame Desjardins. Sa gorge se desserra et il parla en ces termes :

" Je me suis mis, hier, en route pour Laprairie, dans le but d'interviewer le grand vaicou mais pas battu docteur Brisson.

" Je le trouvais dans son cabinet de travail, étendu sur un large sofa, entouré de bocaux sur lesquels je lus : *séné, rhubarbe*, et autres noms rébarbatifs.

" Je m'approchai, lui fis une révérence et lui dis : Bonjour grand vaicou !

" Veuillez prendre un siège, M. Tépafou, me répondit-il, mettez-vous à votre aise. Nous allons pleurer ensemble... "

Vous êtes un brave homme, vous... "

" Pardon, je suis désolé de vous contrarier, mais je n'aime pas les pleurnicheries. Vous êtes vaincu, c'est bien, c'est heureux pour Laprairie, mais là n'est pas la question ; ce qui est passé est passé. Je voudrais savoir seulement quelle aurait été votre conduite au Parlement, si les électeurs avaient été assez molusques pour vous élire.

" Ma ligne de conduite était toute tracée par M. Taillon, gémit Brisson. J'aurais déposé un projet de loi longuement élaboré par moi, demandant la suppression des écoles dans les villages. Les habitants n'ont pas besoin d'instruction... cela nous nuit.

" Naturellement. Mais permettez moi de vous faire observer qu'il n'est pas absolument nécessaire que les habitants ne sachent pas lire pour être crétiens. Abonnez-les au *Monde*, à la *Minerve*, au *Nord*. S'ils ont le courage de lire ces trois feuilles de chou pendant un mois, la campagne ne sera plus qu'un vaste bano d'hautes et vous serez élu par acclamations aux prochaines élections.

" Hélas, nous avons essayé. Tassé a envoyé la *Minerve* partout... personne n'a voulu la recevoir.

" En ce cas, ne songez plus à la députation. Dorez les pilules de vos clients. C'est un conseil d'ami. Et, en tous cas, si la fantaisie de revenir à l'assaut vous prendrait, évitez de vous faire appuyer par Tassé. Ses carottes sont trop phénoménales... "

" Personne n'a donc pu les avaler ? "

" Personne. Pensez vous qu'on a cru à cette blague de la roche jetée dans sa voiture ? "

" Ah ! vous m'enlevez toute espérance, M. Tépafou. Je pensais avoir laissé une bonne impression. "

" Vous vous êtes rendu ridicule. Tenez, je suis venu vous interviewer, je ne sais trop pourquoi... mes instants sont comptés, vous n'avez rien d'intéressant à me dire. Je veux vous donner un conseil en partant : Prenez beaucoup de rhubarbe et rentrez dans l'ombre. "

" Ah ! ne m'affligez pas ainsi, s'écria Brisson désespéré ; la députation a été le rêve de toute ma vie. Je préférerais mourir que d'être sûr de ne jamais... "

" Soyez-en certain. Les habitants s'instruisent chaque jour davantage. Plus le progrès avance, plus les molusques reculent. "

Brisson s'était levé. Il avait les yeux égarés, une paleur cadavérique était répandue sur son visage. Il ouvrit une vitrine sur laquelle on lisait l'inscription " *Vénus* ", on tira une *Minerve*, dont il déchira quelques morceaux puis il en fit une pilule qu'il avala.

Tout cela avait été l'affaire d'une minute.

A peine la pilule avait-elle pénétré dans son oesophage qu'il s'ébala sur le parquet où il se tordit pendant quelques instants. Puis il resta immobile... Il était mort. "

LARMES DE CROCODILE.

M. Vanasse a versé des pleurs de crocodile. Ah ! dame ! être enfermé entre quatre murs, dans un sombre cachot, cela donne à réfléchir. On s'ennuie, le remords vient... "

Est-ce le remords qui est venu dans l'âme de M. Vanasse, ou bien a-t-il cherché par ses gémissements, à attendrir ses gardiens ?

L'article qu'il a publié dans le *Monde* du 4 courant est vraiment touchant ; et s'il n'était pas signé en toutes lettres VANASSE-VERTEFEUILLE, jamais on ne penserait qu'il émane de la plume d'un rédacteur du *Monde*.

Ce petit morceau de littérature nous indique les devoirs des journalistes, tout cela est très honnête et très sensé... "

Si la *Minerve* et le *Monde* prenaient à tâche de toujours rester dans les limites indiquées par M. Vanasse-Vertefeuille, leurs typographes seraient tellement surpris qu'ils refuseraient de composer les articles et se mettraient en grève.

Mais nous ne craignons guère que ce fait se produise, car la médisance, et la calomnie sont la nourriture habituelle des piumitifs de ces deux feuilles.

Si l'on avait laissé M. Vanasse un peu à l'ombre, afin qu'il eût le temps de réfléchir profondément, peut-être serait-il parvenu à se persuader que son article du 4 août est l'expression de ses sentiments, peut-être se serait-il décidé à ne plus outrepasser, à l'avenir, ses droits de journaliste.

Mais bah ! nous connaissons trop ces gens là pour nous laisser prendre à leurs sinagrées. M. Vanasse-Vertefeuille recommencera ses fredaines à la première occasion.

Ouf ! foin ! foin ! c'est trop sérieux pour un canard.

EXPLOSION — INCENDIE ! !

Hier, vers 11 hrs. p. m. un bruit assourdissant se fit entendre dans toute la ville de Montréal et les villages environnants. Une forte commotion s'en suivit, qui eut pour résultat de démanteler complètement les tours de la Cathédrale et d'effronder cinq ou six cents des plus importantes maisons de la rue Notre-Dame.

Pour comble de malheur, le feu se déclara subitement sur cent points à la fois, et consuma, avec une ardeur dévorante d'énormes quantités de gin, de whiskey et de torquettes de tabac qui gisaient, — funèbre spectacle, — parmi les sinistres ruines ! !

Les pompiers affolés, ne sachant où lancer leurs jets leurs coursiers, l'œil égaré, ne marchaient plus que sur deux jambes et des torrents de flammes s'échappaient de leurs naseaux.

Les hommes, les femmes, les enfants, les chiens, les chats et même les petits oiseaux — tous les êtres en un mot — juraient, braillaient, jappaient, miaulaient, sifflaient et couraient et s'envolaient dans un désordre indescriptible. C'était une confusion, une cohue vertigineuse et macabre ! ! !

DERNIÈRE HEURE.

L'incendie est presque éteint. Une enquête a été faite et l'on sait quelle est la cause de cette terrible conflagration :

M. Tassé venait de sortir du bureau de la *Minerve*, après avoir lu les articles de la *Patrie*. Naturellement cela l'avait rempli d'indignation. Il s'était dirigé vers un mastroquet, et avait bu quelques verres de gin.

Soudain, il aperçut un *Canard* qui le narguait, il le saisit, le lut... et la fureur dans laquelle il entra, jointe à l'indignation dont il était rempli occasionnèrent un transport au cerveau. Il rougit, devint écarlate, ses cheveux se dressèrent flamboyants sur son crâne... Il fit deux ou trois tours sur lui-même... et éclata avec un bruit véritablement assourdissant.

Voilà la triste origine de cet affreux incendie.

On a retrouvé le nez de M. Tassé à la Pointe St Charles. On va le faire empailler pour l'envoyer à l'exposition de 1889.

COUACS

Police correctionnelle.  
Un bon pochard est accusé d'ivresse publique et tapage nocturne. Mais il se plaint d'avoir été brutalisé par les " sergots. "

Le président. — Quand les agents vous ont arrêté, il était trois heures du matin ; vous hurriez à tue-tête : *Vive Boulanger*.

L'accusé. — C'était pas une raison pour me ficher un pain !

—Manière de rassurer un malade. Le malade à son médecin :

—Docteur, là, vraiment, est-ce que j'en reviendrai ?

—Infailliblement, répond le médecin, qui tire de sa poche un papier imprimé.

Et, faisant lire ce papier au malade :

—Tenez, voici la statistique de votre cas. Vous voyez qu'on en guérit un sur cent.

—Eh bien ? fait le malade effrayé.

—Eh bien ! vous êtes le centième que j'ai entre les mains, et les quatre vingt-dix-neuf premiers sont tous morts.

—La petite Mme X..., qui s'est mariée avec un industriel retiré des affaires, s'aperçoit, après quelques jours d'union, que son seigneur et maître a des habitudes véritablement infectes.

C'est ainsi que l'autre soir, comme ils se promenaient dans la campagne au clair de la lune, elle s'aperçut qu'il se mouchait avec les doigts.

Elle pousse naturellement les hauts cris :

—Sois tranquille, répond le rustre avec un atroce sang-froid, sois tranquille : je ne fais pas ça dans le monde !

—Politesse enfantine.

Mlle Lili apprend les belles manières à ce galopin de Momo :

—Quand on gêne quelqu'un, on lui dit : *pardon*.

—Où interrompt Momo ; mais si qu'elqu'un vous gêne, qu'est-ce qu'on lui dit ?

—Je ne sais pas, répond Lili, embarrassée.

—Eh bien, reprend triomphalement Momo, moi, je le sais ; on lui dit : *Va t'en !*

—Deux vieux camarades qui ne se sont pas vus depuis une vingtaine d'années se rencontrent sur le boulevard.

—Tiens, c'est vous ?

—Oui, mon cher. Et la santé ?

—Toujours bonne. A propos, où courriez-vous donc si vite, la dernière fois que je vous ai rencontré ?

—Au Ramolli-Club :

—Tiens ! mon cher marquis, vous n'avez plus de cheveux blancs ?

—Oh ! ça, mon cher, c'est bon quand on est jeune !

Chez le docteur :

—Eh bien, mon cher client, cela ne va pas ?

—Non, docteur... "

—Comtez-moi cela !

—Depuis quelque temps ma santé a quelque peu bronché... "

—Une bronchite, alors ?

Une anecdote sur le regretté M. Caro :

Un de nos confrères qui avait été son camarade de lycée, avait pris l'habitude de l'appeler " capitaine. "

—Mais pourquoi me donner ce titre auquel je n'ai aucun droit ? lui dit un jour l'aimable philosophe, un peu impatienté.

—Pas de fausse modestie, mon cher. Tu es ce que nous appelons un capitaine... aux longs cours.

Une idylle à la campagne :

—Qual temps délicieux, ma Virginie adorée ! Comme l'air est parfumé ! Sens-tu ces odeur de foin coupé ?

—Oui, mon Paul chéri ! Cela vous met en appétit !

Un relieur de province rapportait une masse de livres que la bibliothèque communale l'avait chargé de couvrir déceintement.

—Regardez-moi cela comme c'est travaillé, dit-il au conservateur

—Très bien, répond celui-ci d'un air satisfait, très-bien.

Mais à coup, il pâlit, ses cheveux se hérissent : il vient d'apercevoir les œuvres complètes de Brantôme, portant sur le dos du volume le titre suivant :

BRAN, TOME I.—BRAN, TOME II.—BRAN, TOME III, ETC.

La femme d'un paysan normand tombe dangereusement malade. Un docteur est appelé; il interroge, examine, et, tout en causant, laisse adroitement pressentir la crainte de ne pas être convenablement rémunéré de ses soins.

—Monsieur, dit le mari, j'ai là cinq beaux louis d'or, et que vous "taiez ou guérissiez" la chère femme, le magot est à vous.

Au restaurant :

—Gargon, un cure dents.

—Monsieur, il est en main.

Un Gascon avait perdu son argent au jeu. Comme il couchait avec celui qui le lui avait gagné, il prit le moment que son camarade dormait pour lui dérober sa bourse. Mais celui-ci, qui n'avait qu'un sommeil inquiet parce qu'il songeait à son argent, ayant senti quelque chose chercher, d'abord sa bourse. Il trouva en chemin le main du Gascon.— Que faites-vous-là ? lui dit-il.— Mon ami, lui répondit le Gascon, je prends ma revanche.

Dans un hôtel de ville d'eaux.

E... règle son addition.

—Comment ! parce que je vous ai dit qu'il y avait des punaises dans ma chambre, vous me faites payer plus cher ?

—Parfaitement. Je cote le préjudice que vous causerez à mon hôtel en publiant cette nouvelle !

Vie moderne :

Un voyageur est trégné par un cicéron dans la capitale d'un pays fantaisiste.

Il entre dans un palais encombré de modèles de canons, d'obus et de torpilles.

" Ceci, dit le guide, c'est le ministère des Relations Extérieures ! "

Deux ivrognes se battaient hier, rue Craig.

L'un des combattants casse une bouteille de vin sur la tête de son adversaire.

Ce dernier, avenglé par le liquide, manifeste une grande fureur :

—Pourquoi tant crier ? lui dit l'autre. Tu n'as aucun mal.

—C'est vrai, mais ce qui m'exaspère c'est tout ce vin perdu...

Petit dictionnaire de poche.

Courtoisie diplomatique: cosmopolitesses.

Au commissaire de police.

Le commissaire, à une dame qui est venue porter plainte :

—Vous dites que cet individu vous a criblé de coups, jetée à terre, foulée aux pieds ?...

—Oui.

—Etes-vous sa parente, son allié ?

—Je suis sa belle-mère...

Le commissaire, montrant la porte à la dame :

—Alors, de quoi vous plaignez-vous ?

A l'école.

—Oui, mes enfants, s'écrie l'instituteur, nous sommes tous égaux.

—Alors, toi, interromp le jeune élève Totor, de quel droit que tu nous commandes ?...

Les questions d'enfants :

—Dis-moi, petit père, demande Ludovic Guibollard à son auteur, comment font les anthropophages, quand ils viennent en Europe ?

—Mon enfant, ils apportent avec eux des conserves de chair humaine.



Surprise désagréable d'un honnête citoyen de la rue St Denis qui s'est attardé à attendre le tramway pour rester chez lui.



CABLEGRAMMES

Nous avons reçu, par câble spécial, les dépêche suivantes :

" M. Chapleau est toujours en relations suivies avec les impérialistes français ; mais, craignant de ne pouvoir atteindre son but, il entretient une correspondance avec Aurélie II, roi des Araucans. Il lui a proposé de lui acheter son trône, si les indigènes consentent à le reconnaître comme leur empereur.

M. Chapleau a visité M. Grévy, président de la république. Il l'a prié de faire tout en son pouvoir pour que le drapeau tricolore français soit remplacé par le drapeau anglais.

" Cela, a-t-il dit, préparerait le peuple à son annexion prochaine à l'Angleterre."

M. Grévy lui a conseillé de se rendre, sous le plus bref délai, à Bicêtre, où il serait on ne peut mieux placé.

DUEL FEROCÉ

Ah ! les français de Franco qui font tant d'épates avec leurs duels Ferry-Boulangier, Laur-Cassagnac, etc. sont bien distancés maintenant.

Peuh ! tout cela n'est que de la bistrouille.

Si vous aviez été spectateur du duel de mercredi soir, à la Montagne, entre Long-Hair et Jobeauve !... Voilà ce qu'on appelle un duel !

À 7 hrs. p. m., les combattants dépouillèrent leurs vêtements. C'est avec beaucoup de peines que leurs témoins réussirent à leur faire garder leurs pantalons.

On leur distribua les armes : des revolvers Smith et Weston, calibre 36.

Long-Hair se mit en position, Jobeauve compta quatre-vingts pas et visa.

Un témoin donna le signal du combat d'une voix tonnante.

Deux coups retentirent qui réveillèrent les échos de la Montagne. Un nuage opaque s'éleva dans les airs.

V'lan !... Les deux adversaires mordirent la poussière.

On se précipita sur leur corps pantelants...

O horreur !... Ils étaient frits...

Les revolvers avaient été chargés avec du beurre !

Jobeauve fut enterré immédiatement et Long Hair fut transporté à l'Hôpital Notre Dame.

Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre au Théâtre Français.

Pristi, plus qu'ça d'chique !

La troupe franco-canadienne a donné, la semaine, passée un vrai régal pour les gourmets de littérature française: le chef-d'œuvre d'un *immortel* (Octave Feuillet), LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE. Complimentons les acteurs pour leur intelligente interprétation.

Nos éloges à MM. Labello, Julius, Brazeau, Ruyssdal ; à MMlles. De la Sablonnière et Petite (une nouvelle et riche acquisition pour la troupe), et à Mme d'Argenson et la petite Juliette.

CORRESPONDANCE

D.—Je demeure dans un hôtel de Montréal ; or, quelquefois, le soir, en rentrant, je ne trouve ni lampe ni bougie dans ma chambre. Dois-je, en ce cas, me coucher dans l'obscurité ou réveiller mon hôtelier pour lui faire part de ma ténébreuse situation ?

R.—Nous avons longtemps réfléchi avant de nous hasarder à vous donner notre opinion sur cette question. Un gentleman faisant partie de la masse du peuple qui se dit bien élevée, ôtera d'abord délicatement ses bottes, afin de ne pas risquer de troubler le sommeil de son gargonier, puis il se jettera sur son lit, tout habillé. Cela peut passer si le gargonier est un bon type. Mais, si le gargonier est une gargonnière jeune et jolie, c'est absurde.

En tous cas, voici notre manière d'agir en pareille circonstance :

Nous nous dirigeons droit vers la salle à dîner. Nous culbutons d'abord quelques chaises, puis nous jetons la table sens-dessus-dessous avec toute la vaisselle, sans nous épater... Le bonhomme ou la bonne femme vient avec une lumière. Nous la lui arrachons des mains, le flanquons sur le plancher et l'assommons à coup de talons de botte.

Ce procédé nous a toujours réussi.

CLUB DES CHAVIRANTS

La Vigne est la Joie.

—Quels sont les gens les plus expéditifs ?

—Ce sont les notaires, car ils font un acte très long dans une seule minute.

\* \* \*

—Quels sont les gens qui ont la bibliothèque la plus complète ?

—Ce sont les gens très, gros, parce qu'ils ont beaucoup de volumes (de volume)

\* \* \*

—Quelle ressemblance y a-t-il entre un commissaire et une tenture ?

—C'est que tous les deux ont l'abord dur (la bordure.)

\* \* \*

—Avec quel clef ouvre-t-on la chasse ?

—Avec la clef des champs.

\* \* \*

—Comment appelez-vous une clef qui appartient à un berger ?

—La clef au père (Cléopâtre).

\* \* \*

Quels sont les gens les plus susceptibles d'admiration pour le firmament ?

—Ce sont les carrossiers, parce qu'ils contemplant souvent les cieus (l'essieu.)

\* \* \*

Un jeune homme peu timide courtisait une jolie dame.

—Ah ! monsieur, lui dit la belle, vous êtes trop honnête ?

—Du tout, belle dame, répondit-il, je suis comme tous les gens polis sont (polissons.)

\* \* \*

Un ivrogne disait : Combien j'envie le sort des vitières ! — Qu'a-t-il de si beau ? — C'est qu'ils ont toujours la verre à la main.

\* \* \*

Quel est le dieu dont les pharmaciens se servent le plus ?

—C'est Jupiter, parce qu'il est extrait de Saturne.

\* \* \*

Quel est le meilleur moyen de se rafraîchir ?

—C'est de sortir de prison, ou est relâché.

Amenités conjugales.

Madame apercevant une araignée, pousse les hauts cris. Monsieur impatienté :

—Que de bruit pour une petite bête ! Elle te voit bien, toi qui es beaucoup plus grosse, et elle ne dit rien !

A l'assommoir :

—Eh bien ! mon vieux Coupeau, comment va cette santé ? Vous avez la mine mauvaise !

—On l'aurait à moins. Je souffre de rhumatisme dans les bras depuis plus d'un mois.

—Et cela vous empêche de travailler ?

—C'est bien pis... Ça m'empêche de lever la coude !...

Ce n'est assurément qu'en Allemagne qu'on peut rencontrer des calculateurs qui cherchent à réglementer l'usage de la salive humaine.

Un de ces messieurs vient, par exemple, d'établir un calcul que, pour coller les sept milliards de timbres-poste que consomme actuellement tout l'univers, on dépense cinquante-cinq mille kilos de saive par an !

Les savants viennent de faire une stupéfiante découverte : Les pâtes d'Italie sont capables des plus grands méfaits. Il paraît que la substance pour les colorer est telle qu'elle peut, au contact d'une allumette ou d'un bout de cigare, déterminer de violentes explosions. Voilà une arme nouvelle entre les mains des malfaiteurs. Qui sait ce qui est réservé aux belles-mères avec cette découverte !

Des tempêtes dans les soupieres, à présent !

Peut-être un peu ancien, mais toujours charmant,

M<sup>e</sup> Baualo a défendu et fait acquitter par la police correctionnelle un individu accusé d'avoir volé une paire de lunettes en or. Arrive le moment délicat des honoraires :

—Ma foi, mon défenseur, dit l'acquétté, je suis un pauvre diable, je n'ai pas le le sou, mais si vous voulez les lunettes, les voilà !

—Les enseignes cocasses

Un tailleur du quartier de la Chapelle à Paris, ayant étalé, au fronton de sa boutique, une pancarte sur laquelle on peut lire :

LA MAISON SE RECOMMANDE

Par la coupe de son pantalon

...Le mastroquet d'en face, un farceur pris sans doute d'une belle émulation, a aussitôt traduit la chose, pour son usage, en ces termes, illustrés par un immense verre à pied :

LA MAISON DE RECOMMANDE

Par la coupe de ses culottes.

On avait fait à l'observatoire de Stuttgart de grands préparatifs pour observer une éclipse qui devait commencer à sept heures précises. Le roi avait promis de venir. A huit heures et demie, un aide de camp, plus courtisan et flatteur qu'intelligent, accourut à l'observatoire, le phénomène avait cessé depuis quelques instants, on le lui dit, il entre alors dans une violente colère et s'écrie :

—Pourquoi n'a-t-on pas attendu le roi pour commencer l'éclipse ?

—Quel âge a donc votre frère ? demandait-on à Guibollard.

—Dans deux ans, dit-il, nous serons du même âge.

Un vil flatteur, auquel Louis Philippe avait offert un cigare, répondit au monarque :

—Ah ! sire, que de reconnaissance, je le fumerai toute ma vie.

JE GUERIS LES CONVULSIONS !

Le 25 que je dis que je guéris, je n'entends pas dire simplement que je les fais disparaître pour un temps et qu'ils repaissent après. J'ai fait de ces maladies, attaques épileptiques ou haut mal, une étude de tout ma vie. Je garantis que mon remède guérit les plus mauvais cas. Parce que d'autres n'ont pu réussir, ce n'est par une raison pour que vous ne soyez pas guéri même sans Demagogus de suite au traité et une bouteille gratuite de mon remède infallible. Donnez l'adresse pour l'express et le bureau de postes. L'essai ne vous coûte rien et je vais vous guérir. Adresser au Dr F. H. G. Root, Succursale, de Young, Toronto.

BONHOMME MISERE

Dans le pays on ne le connaissait que sous ce nom de Bonhomme Misere. Il est vrai de dire que jamais nom ne fut mieux mérité. Le Bonhomme Misere avait toujours été le plus pauvre de vingt lieues à la ronde. Tout enfant, il avait perdu son père et sa mère et n'avait vécu qu'en allant tendre la main aux portières des berlines et des carrosses qui, de loin en loin, passaient sur la grande route. Plus tard il s'était bâti une misérable chaumière au carrefour de deux chemins, et s'était mis à forger. Cela ne lui avait guère réussi. A peine si, chaque jour que Dieu faisait, il trouvait à gagner quelques liards en remettant dents de herse et socs de charrue, ou bien en ferrant les chevaux, les ânes et les mulets des voyageurs qui passaient devant sa porte. C'était pourtant un gai compagnon et un joyeux compère que le Bonhomme Misere; franc comme l'or, doux comme un caniche, serviable comme pas un, toujours prêt à rire ou chanter, on eût difficilement rencontré son pareil. Il avait un chien, le Bonhomme Misere; un pauvre chien perdu qu'il avait recueilli par pitié, et qui partageait sa mauvaise fortune. Le Bonhomme Misere l'avait appelé Pauvreté, avec infiniment de raison. Misere et Pauvreté vivaient bons amis, comme il sied à des malheureux; et si l'on ne pouvait voir Misere sans que Pauvreté suivit de même, lorsque Pauvreté passait, on pouvait se dire: "Misere suit!" Le Bonhomme Misere et son chien Pauvreté en étaient donc là, lorsqu'un beau matin de printemps, le bon Dieu et saint Pierre virent frapper à la porte de la chaumière où le pauvre homme avait établi sa forge. Pauvreté aboya comme un enragé, ce qui réveilla le bonhomme Misere. "Qui est là?" cria le forgeron mécontent d'être tiré si matin de son doux sommeil. —"Ouvre, paresseux!" répondit-on du dehors. Le Bonhomme Misere, ouvrit en grommelant entre ses dents contre les voyageurs si matins. "Bonhomme Misere, lui dit saint Pierre, mon maître désire que tu lui fasses son âne. —Vous venez bien matin, nos maîtres, mais qu'importe! Vous m'avez tout l'air de pauvres diables sans sou ni maille comme votre serviteur, et je suis à votre service. J'aurai bientôt fait!" Bonhomme Misere alluma son charbon, souffla le feu, et ferra le baudet en moins d'une demi-heure. "C'est fort bien, dit le compagnon de saint Pierre qui, jusqu'alors, n'avait pas encore remué les lèvres, combien te devons-nous? —Ta, ta, ta! Vous vous moquez, notre maître! Je vous ai dit que vous me paraissez être de pauvres diables—sau! votre respect!—et je ne vous demanderai pas un rouge liard! —Je veux que ta charité soit récompensée, forgeron. Je suis le bon Dieu, et mon domestique n'est autre que saint Pierre, Je te laisse à former trois souhaits; je les accomplirai! Bonhomme Misere se gratta l'oreille, puis les cheveux, se demandant ce qu'il pourrait demander au bon Dieu. "Demande le Paradis!" lui souffla saint Pierre. Mais, sans l'éconter, le forgeron s'écria. "Je désire que celui qui s'assoira dans mon fauteuil ne puisse en sortir sans ma permission. —C'est peu de chose. Accordé! Voyons ta deuxième souhait! —Demande donc le Paradis!" murmura saint Pierre. Le Bonhomme Misere se gratta encore l'oreille, puis les cheveux. "Je désire, dit-il, que quiconque montrera sur mon noyer ne puisse en descendre sans ma permission! —C'est bien simple. Accordé!... Et quel est ton dernier souhait? —Imbécille, demande le Paradis s'écria saint Pierre. —Bah! dit le forgeron; je demande que tout ce qui entrera dans ma bouche ne puisse en sortir sans ma permission. —Il faut peu de chose pour te rendre heureux! dit le compagnon

du saint. Je t'accorde tout, cela. Fais un bon usage! Adieu! —Adieu! adieu! —Imbécille, tu t'en repentiras!" lui dit saint Pierre en s'éloignant. En effet, à partir de ce jour, il ne passa plus que de loin en loin un voyageur par le carrefour des deux chemins, et bientôt le Bonhomme Misere se vit à la veille de mourir de faim avec son compagnon Pauvreté, dont les os semblaient vouloir percer la peau en vingt endroits. Le diable apprit sans doute ce qui se passait, car, un matin, il s'en vint, lui, aussi frapper à la porte du forgeron. "Que veux-tu?" lui demanda ce dernier. —"Bonhomme Misere, tu es pauvre comme jamais personne ne l'a été. Je viens t'offrir une fortune! —Une fortune! —Oui, dix mille écus, mais sous cette condition que tu me les rembourseras dans dix ans. Sinon tu m'appartendras. —Ma foi, j'accepte!" s'écria joyeusement Bonhomme Misere, qui avait son idée. Le Diable, tout heureux, tira dix mille écus de sa bourse et les donna au forgeron. Puis il s'en alla, riant comme un diable qu'il était, enchanté d'avoir joué le Bonhomme Misere. Les dix années qui survirent, le forgeron mena joyeuse vie, mangeant bien, buvant beaucoup, régaland ses amis, courant fêtes et foires. Jamais son chien Prévreté n'avait fait si bonne chère! Au bout de ces dix années, le Diable revint à la forge du carrefour des deux chemins. A son grand étonnement, il trouva Bonhomme Misere chantant à tue tête, tandis que Prévreté l'accompagnait en aboyant de toutes ses forces. "Bonhomme Misere, tu me parais bien joyeux! N'est-ce pas aujourd'hui que tu dois me rendre mes dix mille écus?" —"Tra, la, la, la, la, la, la, laire! Dix mille écus. J'ai dépensé hier le dernier écu! Mais, n'importe, je suis prêt à vous accompagner partout où il vous plaira. Asseyez-vous un instant dans ce fauteuil que je m'habille convenablement." Le Diable s'assit dans le fauteuil. "Eh bien, notre maître, venez-vous?" demanda le forgeron. Le Diable essaya de se lever, mais vainement. Alors, le Bonhomme Misere, sans se presser, prit une grosse barre de fer et se mit à en asséner des coups vigoureux sur la tête, sur les épaules, sur le dos du pauvre Diable, qui jurait, criait, hurlait, à en faire trembler la maison. "Laisse-moi aller Bonhomme Misere, finit-il par dire, et je te ferai remise de ta dette. —Jure. —Je le jure: —Je te permets de t'en aller!" Le charme était rompu. Le Diable s'enfuit en se tâtant les côtes, heureux d'être débarrassé du forgeron. Cependant, pensant bien reprendre sa revanche, il revint le lendemain trouver le Bonhomme Misere. —"Voici vingt mille écus, lui dit-il. Je te les donne aux mêmes conditions que la première fois." Bonhomme Misere se garda bien de refuser. Et dix ans encore le forgeron et son chien Prévreté menèrent joyeuse vie aux frais de la bourse du Diable. Le Diable revint avec dix de ses compagnons. —"Eh bien! Bonhomme Misere, es-tu prêt à m'accompagner! —Certes! Mais asseyez-vous sur ce fauteuil. —Nenni! Tu ne m'y reprendras plus. —Alors, partons." Bonhomme Misere sortit par le jardin. —"Ah! dit-il, j'ai là de bonnes noix, sur cet arbre. Laisse-moi les emporter! —Ce serait trop long de les cueillir. En un instant j'aurai fini." Et ce disant il fit un signe à ses compagnons et grimpa avec eux sur le noyer. —"Venez-vous?" demanda le Bonhomme Misere. Le Diable est ses compagnons voulurent descendre. Impossible! Vite, le forgeron prit une longue lance et en piqua les cueilleurs de

noix et tant et si bien qu'ils se mirent à pousser des cris épouvantables. "Laissez-nous aller, dit le Diable, et je te remettrai ta dette. Je le jure! je le jure!" Le Bonhomme Misere les laissa aller. "Tu me la revaudra!" dit le Diable en s'éloignant. Deux jours s'étaient à peine écoulés qu'il revenait à la forge du pauvre homme et lui remettant encore vingt mille écus que Bonhomme Misere dépensa aussi joyeusement que les premiers. Le jour où finissait la dixième année, le Diable arriva à la chaumière du carrefour. Bonhomme Misere riait comme un bossu, tout en fumant sa pipe à la porte de la forge. "Bonjour, Misere!" dit le Diable. Qu'es-tu à rire de la sorte? Et qu'est-ce que cette bourse de cuir que tu tiens sur les genoux? —"Ah! ah! ah! Notre maître, bonjour! Je risais en songeant à un vieux fou qui m'assurait, tout à l'heure, que le Diable pouvait se faire petit, tout petit, jusqu'à tenir dans cette bourse! —Il avait bien raison! Vois plutôt!" Le Diable se rapetissa tant et tant qu'il entra dans la bourse du Bonhomme Misere. Mais, lorsqu'il voulut en sortir, ce fut bien un autre histoire. Impossible de s'en tirer. "A nous deux, notre maître!" s'écria le forgeron. Et plaçant la bourse de cuir sur l'enclosure, il se mit à frapper, à frapper, dru comme grêle, de pesants coups de marteau sur le pauvre Diable qui criait et hurlait comme bien vous le pensait! "Grâce! grâce! pitié! Grâce! grâce! Jamais je ne reviendrai! Grâce! grâce! miséricorde! Je suis tout en bouillie. Grâce! Laisse-moi! Tu ne me dois rien! Notre marché est nul!" Le Bonhomme Misere, fatigué de frapper sur la bourse de cuir, permit au Diable de s'en aller. Il ne le vit jamais le reste de sa vie. Je dis le reste de sa vie. Car il le retrouva plus tard. Bonhomme Misere recommença sa vie malheureuse d'autrefois. Il était bien pauvre lorsqu'il mourut. Son chien Prévreté ne lui survécut pas et mourut le même jour. Aussi partirent-ils tous les deux de compagnie sur la route du Paradis. Ils arrivèrent devant un magnifique palais qu'environnaient des jardins du Paradis. "C'est là le paradis," pensa l'ancien forgeron. Et il frappa à la porte. "Qui est là?" demanda une voix à l'intérieur. La porte s'entre bailla, laissant passer la tête de saint Pierre. "Ah! c'est toi, Bonhomme Misere! On n'entre pas. Tu n'as pas demandé le Paradis quand je te l'ai conseillé, tant pis!" Misere pria et supplia, mais en vain la porte se referma. "Allons, Pauvreté? voyons si nous serons plus heureux dans cette grande maison que j'aperçois là-bas!" Pauvreté prit les devants et Misere suivit. "Pan! pan!" fit Bonhomme Misere. Un ange vint ouvrir. "Qui est-tu? Bonhomme Misere. —Il n'y a pas de place pour toi! Adieu! Piteusement, Misere alla frapper à la porte de l'Enfer. Le Diable vint ouvrir. Mais, dès qu'il eut reconnu le Bonhomme Misere, il lui ferma la porte au nez en s'écriant: "Va-t'en! va-t'en! Tu me jouerais encore quelqu'un de tes tours! Je ne veux pas de toi!" Chassé de partout, Bonhomme Misere prit le parti de revenir sur la terre. Et c'est depuis ce temps qu'il est arrivé à tant de personnes de rencontrer dans leur vie Misere et Prévreté.

Deux consorts causaient entre eux; l'un demanda à l'autre: —"Qu'est-ce que tu aimes mieux, du soleil ou de la lune? —Parbleu! j'aime mieux la lune. —Pourquoi? —Parce qu'elle m'éclairait la nuit et m'empêche de me casser le nez; tandis que ton soleil, je m'en fiche pas mal, il ne paraît que quand il fait jour. —Le vieux Paris.—Les travaux de prolongement de la rue Monge vont faire disparaître un coin pittoresque du vieux Paris. C'est dans ce quartier, autour de la place Maubert et de la rue Galande, que se trouvent le marché aux bouts de cigares, le marché aux crapauds, celui des asticots, le magasin de nouveautés du père David où on peut s'habiller de la tête aux pieds pour 2 fr. 95, à la condition de marchander en argot. Voici les prix: un pantalon (fusil à deux coup-) 60 centimes; une chemise (limace) 20 centimes; un caleçon (grimpant) 10 centimes; une paire de soliers (des croque-nauds, ripatons ou mains courantes) 1 franc; un mouchoir (blavin) 5 centimes; un un paletot (pelure) 1 franc. Total: 2 francs 95 centimes. Si le client rend la chemise qu'il porte, on déduit 10 centimes du prix. Rue des Anglais, est l'Académie d'où sortent les discours de bonne aventure, et rue du Faurer celle qui forme les chanteurs ambulants. Une touchante coutume qui n'existe que sur la place Maubert, et qui disparaîtra probablement avec elle, est la suivante, pratiquée par les différentes tribus de chiffonniers, sous le nom de *Casque à loup*, ou français: *Donne à l'enfant*. Lorsqu'une femme de la corporation ou un vieillard tombe malade et ne peut plus chiffonner momentanément, un ami porte la hotte de cette personne et la dépose, sous la garde d'un enfant, au bas des degrés sur lesquels se tient le marché au tabac dont nous parlons plus haut. Chaque chiffonnier qui rejoint la rue Mouffatard et se dirige vers le quartier des Gobelins ou vers la barrière d'Italie, traverse la place et jette dans la hotte gardée par l'enfant, un os, du papier, des chiffons, bref, une minime part de sa récolte. C'est une dime volontaire à laquelle personne ne cherche à se soustraire. Cet usage s'accomplit aussi lorsqu'il faut acheter pour un mort une couronne, une croix de bois, etc. LA CONSOMPTION GUERIE Un vieux médecin, ne pratiquant plus, à reçu d'un missionnaire des Indes-Orientales la formule d'un remède végétal très simple pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, de la Bronchite du Catarrhe de l'Asthme, et de toutes les affections de la gorge ou des poumons. Aussi guérison positive et radicale de la débilité nerveuse et de toute autre maladie nerveuse. Le docteur après en avoir expérimenté l'efficacité dans des milliers de cas a senti qu'il était de son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par ce motif et le désir de soulager les souffrances humaines, l'enverrai gratis, à tous ceux qui le désirent, la formule, en Allemand, Français ou Anglais, avec toutes les renseignements pour le faire et l'employer. Envoyer par la poste; un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal W. A. NOYES, 149, Power's Block. Rochester, N. Y. AVIS AUX MERES Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants." Son efficacité est sans égal et votre petit maudit sera soulagé instantanément. Ayez confiance, ô mères, ce remède est infatigable. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout système en général. "Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants" est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts à la bouteille. CONSOMPTION—J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus; par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse au bureau de poste et pour l'express. Dr T. A. SLOCUM, succursale: 32 rue Yonge, Toronto.

**LSL**  
**PRIX CAPITAL \$150 000**  
Incorporée par la Législature en 1868 à des fins d'éducation et de bienfaisance, et son existence ayant été admise par un vote populaire renversant en 1879, comme faisant partie de la constitution de l'Etat.  
Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et trimestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.  
Commissaire.  
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.  
J. H. OGLESBY,  
Pres. Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX,  
Pres. State National Bank  
A. BALDWIN,  
Pres. New-Orleans National Bank  
CARL KOHN,  
Pres. Union National Bank  
**ATTRACTION SANS PRECEDENTE**  
Plus d'un million distribué  
**Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane**  
Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, annuel à été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000. Par un vote populaire décrétant son privilège devint partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D. 1879. La seule loterie légale et autorisée par le peuple de l'ancien Etat. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais.  
Les grands tirages de nombre ont eu lieu mensuellement, et les tirages bi-mensuels ont lieu régulièrement tous les six mois (Juin & Décembre).  
**OCCASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. HUITIEME GRAND TIRAGE, CLASSE II, A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS, MARDI 9 AOUT, 1887. 207ème TIRAGE MENSUEL.**  
**Prix capital - - \$150,000**  
NOTICE: Les Billets sont à \$10 seule ment. Moitié, \$5. Cinquième, \$2. Dixième, \$1.  
**LISTE DES PRIX**  
1 PRIX CAPITAL DE.....\$150,000 \$150,000  
1 GRAND PRIX DE..... 50,000 50,000  
1 GRAND PRIX DE..... 20,000 20,000  
2 GRANDS PRIX DE..... 10,000 20,000  
4 GRANDS PRIX DE..... 5,000 20,000  
20 PRIX DE..... 1,000 20,000  
50 "..... 500 25,000  
100 "..... 300 30,000  
200 "..... 250 43,000  
500 "..... 100 50,000  
1,000 "..... 50 50,000  
**PRIX APPROXIMATIFS**  
100 PRIX d'approximation de 300 30,000  
100 " " " 200 20,000  
100 " " " 100 10,000  
2179 Prix, s'élevant à.....635,000  
Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.  
Pour de plus amples informations, écrivez librement, donnant votre adresse au long.  
**MANDATS DE PAYS** de New-York, Mandats d'Exportation, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (à nos frais) doivent être adressés  
M. A. DAUPHIN,  
Nouvelle-Orléans, La  
ou à M. A. DAUPHIN,  
Washington D. C.  
**Adressez les lettres enregistrées à**  
**NEW-ORLEANS NATIONAL BANK,**  
New-Orleans, La  
**RAPPELÉZ-VOUS** Que la présence de la présence de la débilité nerveuse, l'impuissance, et tous les désordres résultant d'impureté ou d'insuffisance chez l'homme, adressez-vous à la Magnète Electro Appliance Co. 1267 Broadway, N. Y.  
**Sans Médecine**  
Pour savoir le moyen de guérir sans frais la débilité nerveuse, l'impuissance, et tous les désordres résultant d'impureté ou d'insuffisance chez l'homme, adressez-vous à la Magnète Electro Appliance Co. 1267 Broadway, N. Y.  
**DESSINATEUR**  
—ET—  
**GRAVEUR SUR BOIS**  
(Edifice de LA PATRIE)  
**35, rue ST-GABRIEL 35**  
**MONTREAL**